Le Chat Murr

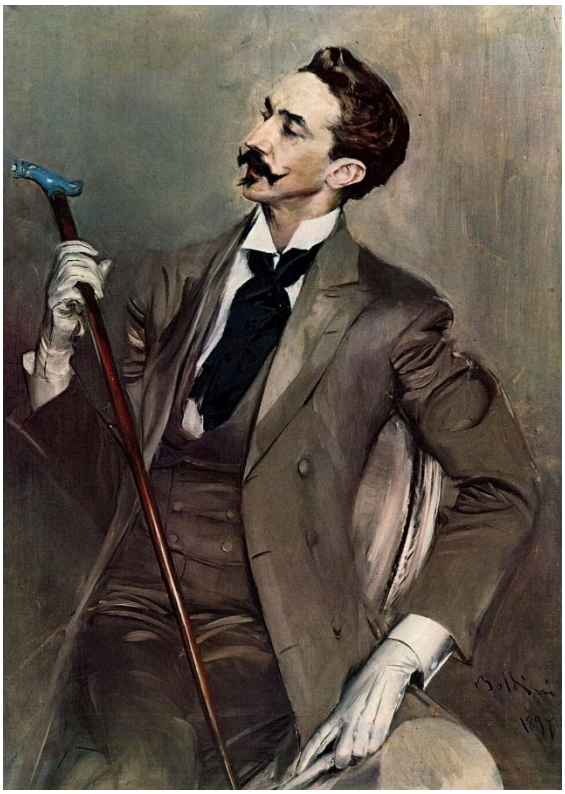
Kater Murr « …un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE N° 120

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims

OCTOBRE 2026 ISSN 2431-1979

Robert de Montesquiou
ou la passion du beau



La ballade des peintres qu'il aimait

Oublions, si vous le voulez bien, le des Esseintes de J.-K. Huysmans et le Charlus de Marcel Proust auxquels on l' « apparente » volontiers, pour nous attacher, le temps d'une lecture, au poète des *Hortensias Bleus*, Robert de Montesquiou (1855-1921). Je ne crois pas qu'il maniait l'épée comme son ancêtre d'Artagnan, mais je l'imagine bien emprunter à Edmond Rostand la fameuse réplique de son héros, poète et spadassin :

Oui, monsieur poète ! et tellement,
Qu'en ferraillant je vais – hop ! – à l'improvisade,
Vous composer une ballade.

Portrait de Robert de Montesquiou (1897)
Giovanni Boldini (1842-1931)
Musée d'Orsay

LIRE PAGES 2-4

Une musicienne

A Alfred Stevens

Admirable tableau de Stevens : une femme,
Et puissante, et pensive, assise, s'écoutant,
Pour entendre, en son cœur, l'accent qui vibre et clame
De l'air interrompu, qu'elle achève à l'instant.

Robert de Montesquiou, *Les Hortensias Bleus*

Alfred Stevens, *Une musicienne*
Harvard Art Museums

Robert de Montesquiou ou la passion du beau

Robert de Montesquiou a laissé à la postérité une œuvre poétique abondante, peu lue (en dehors de ses amis), et jugée sans indulgence. En 1947, les titres de ses recueils (*Le Chef des Odeurs Suaves*, *Les Hortensias Bleus*, *Les Perles Rouges*…) faisaient écrire à Henri Clouard, historien de la littérature française, qu'ils « suffisent à dénoncer l'orgueil dont se panache un peu d'âme perdu dans la recherche follement ambitieuse des mètres, des rythmes et du vocabulaire, à travers un flot d'insignifiance tourmentée qui charrie combien de néologismes, de boiteuses impropriétés et de calembours qui ne s'imposaient point ! » Notre critique reconnait toutefois que « d'incontestables images neuves défilent avec eux[1] ». Qui compare Robert de Montesquiou à Mallarmé ou à Verlaine ? Personne, bien sûr, et Robert de Montesquiou n'avait pas cette prétention.

C'est à l'amoureux du beau que je m'intéresse ici à travers un seul de ses poèmes, « Pinacothèque », extrait de son recueil intitulé *Les Hortensias Bleus* lu dans son édition définitive de 1906 [2]. Il s'intéresse dans ce poème d'une soixantaine de vers à un peu moins de trente peintres. Robert de Montesquiou, s'il n'a pas laissé une œuvre poétique remarquable, n'en a pas moins été un causeur d'art brillant et perspicace, auteur notamment de belles pages sur les peintres Alfred Stevens et Paul Helleu. Le voici devant un tableau bien connu de Vermeer, *La Femme en bleu lisant une lettre* : « Vermeer est dieu. Il crée de rien. On dirait que pour mieux prouver son pouvoir, il choisit un sujet indigent qui devra tout au maître. Une femme d'une grâce simple, sans beaucoup de beauté, lit debout une lettre qu'elle vient de recevoir. Sa bouche s'entr'ouvre d'un paisible attendrissement aux nouvelles du voyageur dont le parcours se trace sur une carte appendue au mur. La robe de la lectrice a le bleu serein d'une mer calme ; et sur la table à ouvrage l'extrémité d'un collier roule quatre grosses perles d'un bel orient, présent du marin au long cours[3]. »

Lire « Pinacothèque », c'est s'imposer un jeu subtil de devinettes formulées en quelques vers (parfois en deux ou trois mots comme « tulipes de Monet » ou « pivoines de Manet » faciles à dénicher dans l'œuvre peinte des deux artistes) derrière lesquels se cache un tableau que le lecteur est censé voir apparaitre sous ses yeux.

De Gérard, un portrait de femme à l'œil bovin.
A la taille infléchie ainsi qu'un lys divin,
Au blond mat de la peau sous le fin noir du crêpe,
A l'écharpe striée ainsi qu'un corps de guêpe,
Et tout entortillée ainsi jusques au bout ;
Le bracelet orné de la plaque en wedgwood
Et la bague à l'index.

Vous l'avez peut-être vu au Musée du Louvre. Je veux parler du portrait de Mme Regnaud de Saint-Jean-d'Angély (Laure Guesnon de Bonneuil, 1776-1857). C'est beaucoup moins difficile à chercher qu'« un Besnard qui s'exerce à fixer la chimère ». J'ai ouvert mon *Albert Besnard* par Gabriel Mourey édité par H. Davoust en 1906 – Robert de Montesquiou le possédait sans doute dans sa bibliothèque – et j'y ai lu l'admiration que notre poète portait à l'« éblouissant » peintre, au « merveilleux » pastelliste et au « prestigieux » décorateur. Au bout de mes recherches j'ai jeté mon dévolu sur un tableau peint en 1901, *Féerie intime*.

« Qui pourra chasser de sa mémoire, écrit Gabriel Mourey, après l'avoir, ne serait-ce qu'une seule fois, contemplée, l'étrange et délicieuse vision de ce corps nu parmi les splendeurs étouffées des étoffes chatoyantes, des fourrures, des meubles précieux de ce décor hiératique et voluptueux qui évoque, sous les lueurs contrariées des flambeaux expirants et du jour filtré à travers d'épais rideaux, à la fois la magnificence d'un temple et l'intimité sensuelle d'une chambre d'amour [4]. »

Albert Besnard (1849-1934), *Féerie intime*
Collection Lucile Audouy

Je reprends le poème à son début. À côté d'« un Gustave Moreau de restreinte envergure, /Mais de vaste portée… » (j'ai renoncé à me prononcer sur une œuvre précise), le lecteur est appelé à contempler un tableau d'Edward Burne-Jones, « le moderne Sandro » (Sandro Botticelli, évidemment) :

Des nymphes se mirant dans une eau qu'environne
La fleur qui tresse, à leur reflet, une couronne.

Je n'hésite pas. Il ne peut s'agir que du *Miroir de Vénus* que l'on peut aujourd'hui contempler à Lisbonne.

Edward Burne-Jones (1833-1898), *The Mirror of Venus*, Calouste Gulbenkian Museum (Lisbonne)

Les images s'enchainent. Nous passons d'« un Wats mystérieux » (il s'agit en corrigeant l'orthographe de son nom de George Frederic Watts, 1817-1904) et d'« un délicat Whistler » à

Un La Berge rêveur où le ciel abricot
Se meurt sous un lacis de branchages, tricot
D'un noir vert et ténu maillé de foliole.

C’est le *Soleil couchant à Virieu-le-Grand* de Charles de La Berge (1807-1842) que l’on peut voir au Musée du Louvre. Ébloui, les yeux pleins de couleurs, je poursuis ma lecture. J’hésite à propos d’un Corot « où tournoie une ronde au voile violet ». Sans doute s’agit-il de la *Danse des nymphes* que l’on peut voir au Musée d’Orsay. Il y a aussi ce Millet « recueilli »

… pas l’Angelus ! un autre :
Une plaine où croissaient les épis, ou l’épeautre ;
Où du squelette noir d’une herse au repos
S’éparpille et croasse un remous de corbeaux
Enrouant l’horizon de rauques caravanes…

Oui, je me souviens. Je l’ai vu ce tableau. C’est le saisissant *Hiver aux corbeaux* frappant de solitude. On ne peut pas l’oublier.

Jean-François Millet (1814-1875), *Hiver aux corbeaux*, Kunsthistorisches Museum de Vienne

Après un Auguste Pointelin (1839-1933) « qui fige un bout de crépuscule » le poème s’achève avec « des roses de Fantin », « un enfant de Breslau » et, bien entendu, « un hortensia bleu / Jardiné, pour ce livre, aux pelouses d’Helleu ».

De gauche à droite : *Groupe de petites filles*, Louise Catherine Breslau (1856-1927), Musée d’Orsay. *Le comte Robert de Montesquiou*, Paul César Helleu (1859-1927), Musée Bonnat-Helleu (Bayonne). *Roses dans une coupe*, Henri Fantin-Latour, (1836-1904), Musée d’Orsay.

📖 1. Henri Clouard, *Histoire de la littérature française du symbolisme à nos jours*, Albin Michel, 1947, p. 117. 2. Robert de Montesquiou, *Les Hortensias Bleus*, édition définitive, Georges Richard, 1906. 3. Robert de Montesquiou, *Diptyque de Flandre (Au pays des ciels sonores : Alfred Stevens, Georges Rodenbach). Triptyque de France (Au-delà des formes : Adolphe Monticelli, Rodolphe Bresdin, Stéphane Mallarmé)*, Éditions E. Sansot, 1921, p. 12. 4. Gabriel Mourey, *Albert Besnard*, H. Davoust, 1906, p. 68.

© Le Chat Murr et Dominique Hoizey